1re année. N° 8. 15 Mars 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Mars 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE et Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n08bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. N° 8. 15 Mars 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny
Chef de l'Illustration : M. André Marty.

SOMMAIRE

Précieux chiffons.
L'art et la mode.
Le musée de Douai et la guerre.
Les disparus : M. Dieulafoy.
Pour sauver le Palais de Compiègne.
Trente-trois faux Renoirs.
La curiosité...
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Précieux chiffons

Un musée du costume nous manquait. Les ingénieuses inventions des arts de la mode attendaient encore d'être recueillies avec la piété qu'elles méritent. Mais cette grave lacune est comblée. Le musée du costume est ouvert, et si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'est que l'exiguïté de ses salons l'oblige à reléguer en d'indignes sous-sols la plus grande partie des merveilles qu'il a thésaurisées.

L'on n'y voit encore que les costumes classiques de la bonne compagnie, de Charles IX à Louis XVI. Ceux du Moyen-Age se cachent. Les costumes bourgeois et populaires sont restés en caisses. Leur absence est cruellement regrettable. S'il faut parler franc, c'est par eux que vaudra, quand ils seront méthodiquement présentés, le jeune et charmant musée.

L'Histoire officielle en effet, est une grande dame qui croit volontiers qu'au bon vieux temps, la France était composée de ducs et pairs. La vie des petites gens, vagues humanités, ne l'intéresse point. L'éclat de la cour offusque encore, à nos yeux prévenus, la vie modeste mais digne de la bourgeoisie, la vie misérable des gens du peuple.

Quel musée, respectueux de la vérité historique, osera nous révéler, dans son aspect désobligeant, sans fard et sans complaisances, la vie des humbles, la vie de la rue, de la boutique et de l'atelier? Le musée du costume accomplira cette œuvre importante.

*

Importante, car l'évolution des modes n'est pas chose futile. Elle tient à la grande histoire par les usages d'étiquette qui s'appliquaient strictement aux trois classes de la société; par les ordonnances somp-

tuaires qui, régissant la coquetterie, reflétaient avec une indiscrète fidélité les variations de l'histoire économique; par l'activité industrielle, née des besoins d'élégance; par les curiosités du goût et de l'esprit dont les modes sont l'expression la plus directe.

Car ces « hardes » du Passé, évoquent avec une singulière éloquence la vie d'autrefois — la vie intime et la vie publique. — Elles nous prodiguent les confidences. Elles sont la forme apparente des préoccupations morales N'exercent-elles même pas une influence mystérieuse sur l'âme des hommes et des femmes qui s'en paraient? Car l'homme poli se laisse volontiers inspirer par son costume. C'est l'homme qui s'adapte au vêtement. Il ne résiste point, d'ailleurs à ses exigences.

*

Il y a des aveux d'ordre intellectuel dans les toilettes en brocart d'or à ramages des dames de la cour des Valois, dans les robes à vertugadin de l'époque de Marie de Médicis, dans les pourpoints ventrus par devant et bossus par derrière des courtisans de Henri IV. Les têtes à cheveux blonds et les mains patriciennes du temps de Louis XIII — duchesses guerrières, princes rebelles, nobles frondeuses, — précédent les costumes enrubannés comme des houlettes pastorales du règne de Louis XIV, où les femmes s'habillaient avec décence et les petits maîtres comme de grands fous, avec la petite oie de Mascarille, les canons, la rhingrave flottante, la perruque à marteau sur une cervelle à l'évent.

La pesante solennité des costumes de la fin du siècle va s'alléger tout d'un coup, à la mort du tyrannique vieillard. Un siècle de grâce brillante et d'esprit, très sceptique, s'ouvre sous la régence de Philippe d'Orléans. Ce sera le triomphe de la mobilité, une dinette de poupées dans un décor de comédie italienne, la sensibilité de Chérubin, tôt éveillée, tôt consolée, la dissolution rapide des sociétés qui vivent en vase clos...

Le génie moderne introduit par Jean-Jacques, l'esprit critique et réformateur fomenté par l'Encyclopédie, n'eussent point adopté les lourdes jaquettes qu'aimait la majesté d'un siècle animé de l'esprit collectif. Les préférences du dix-huitième siècle contiennent une censure et sont une réaction contre celles de son devancier. C'est ainsi que les modes appartiennent à l'Histoire. Elles en sont l'ornement comme elles sont celui de la vie.

*

Mais appartiennent-elles bien à l'art? Problème que résoudrait un Aristote, avec sévérité. L'art est essentiellement l'expression d'une pensée ou d'un sentiment original. Mais il réside aussi dans l'adaptation logique d'une forme à une fonction. A ce titre, les modes y sont-elles étrangères?

La logique n'est peut-être point, en apparence, leur élément caractéristique. Mais la raison des destinées des choses échappe au jugement des contemporains. Les impudences du Directoire nous paraissent aujourd'hui traduire fidèlement le trouble d'une époque profondément agitée. Si les modes actuelles nous semblent plus près du Directoire que du règne de Louis XIV, les esprits chagrins auront une ressource : celle de voir en leurs audaces l'indice du désordre où vit une société déroutée, lasse de vouloir et trop intelligente pour accepter une discipline.

GUILLAUME JANNEAU.

L'art et la mode

UNE ENQUÊTE

La mode est-elle un art? Ce grand mot, toujours un peu solennel, convient-il aux aimables inventions qui parent et qui parfois déguisent? Nous avons cru devoir consulter quelques personnalités habiles à nous éclairer. Nos lecteurs, excusant la brièveté de cette grave enquête, liront avec plaisir leurs réponses.

Un peintre tel que M. Jean-Gabriel Domergue, qui a consacré le meilleur de son talent à peindre la femme habillée, a bien voulu nous donner la plus agréable contribution :

Vous me demandez si la mode est une forme d'art? Mais, Monsieur, regardez tous les tableaux du Louvre ou d'autres grands musées, et dites-moi si tous ces tableaux ne vous répondent pas mieux que moi. Citez-moi un seul peintre qui soit resté, qui ait peint autre chose que son temps. Le Titien ou Raphaël, ou tous les autres quand ils ont peint leurs vierges, ou leurs scènes religieuses, les ont habillées avec les costumes qu'ils voyaient autour d'eux.

Il n'y a guère que Monsieur Cormon et quelques autres de ses confrères qui ait manqué à ce point de goût pour méconnaître ces principes; si encore ils n'avaient manqué que de cela!

La plupart des couturiers et des modistes ont une grande culture d'art, ils s'inspirent des documents pris dans des ouvrages sur les anciens maîtres. Ce sont en tout cas des collaborateurs précieux pour nous, leur goût est indiscutable, et s'ils se trompent quelquefois, est-ce que les grands artistes ne se sont jamais trompés?

Vous me faites le grand honneur de me demander mon avis à ce sujet : le voici. J'ai quelquefois précédé la mode, le plus souvent je la suis, et je crois que tous les peintres sont dans mon cas. Si je ne croyais faire un semblant de réclame, je vous citerais des couturiers et des modistes qui cherchent leurs œuvres autant que nous cherchons les nôtres, et que je trouve de grands artistes.

En tout cas, pour terminer, je suis sûr que la mode est une forme d'art très grande, puisque nous ne voyons qu'à travers ce qu'elle nous montre. Une femme de 1920 ne ressemble pas à celle de 1900, et pourtant, c'est la même. Alors!

JEAN-GABRIEL DOMERGUE.

Une femme! qui fut une artiste, un écrivain et surtout une femme, M^lle Louise Hervieu, dont nos lecteurs apprécient le style délicat, ingénu et savoureux, nous écrit cet exquis billet :

Tout au souci d'être belles et de se renouveler, les femmes sont d'intrépides artistes. Leurs écharpes au vent, elles vont de l'avant, cependant qu'elles renouent sans cesse avec la tradition, et sont de toutes les histoires. Une rose de sang marque le fichu Marie-Antoinette et la cocarde tricolore fleurit le bonnet des belles conventionnelles!

Mesdames, vous ne vous contenterez pas d'être belles, vous voulez l'être de mille façons et de plus en plus. Merci! Pour cette peine que vous prenez, nous vous sommes reconnaissants.

La femme a reçu son corps délicat et charmant pour occuper ses jours, semble-t-il, à le soigner et le parer. Plus elle a de loisirs, plus elle veut se baigner sans raison, comme les petits serins dans leur baignoire minuscule. Elle se lave plus fort que les mécaniciens noirs de fumée qui conduisent les trains, et les charbonniers. Madame soupire après son bain pis que le mineur n'aspire à remonter au jour...

Mais parlons de la mode, de la charmante soumission à la mode, des plus riches, comme des humbles qui la suivent à quelque distance avec autant d'ardeur. Qui dira le génie de ces femmes de petites ressources et leur ingéniosité!

Jean-Gabriel Domergue. — ...A la mode.

Une femme peut être indépendante de son amour; elle n'échappe point à l'empire de la mode.

Chaque saison, ce sont des révolutions. On retourne les cartons à chapeaux, on vide les armoires garde-robes; on ressort les défroques de l'an dernier, non pour les détruire, mais pour les remettre au goût du jour.

Législateurs, apprenez des femmes qu'on ne doit découdre que pour recoudre et qu'une femme se garderait d'enlever la plume de son chapeau si elle ne savait devoir la remplacer par une fleur.

*

Il existe des combinaisons géniales où le pantalon tient au cache-corset.

Les femmes se servent des marabouts en garnitures! Elles empruntent à la nature et la pillent sans vergogne, décorent fièrement leurs coiffures des plumets qu'on arracha au derrière des autruches. Les élégantes portent des paradis! des crosses! des couteaux! Tous les métaux sont à leur service, elles mobilisent jusqu'aux pierres précieuses. Parfois elles ont tant de bagues aux doigts qu'on leur croirait des mains de cire, inhabiles aux caresses...

Les filles de campagne collent avec du sucre (dont les galants sont friands) leurs bandeaux bruns tirés comme de petits rideaux sous leur bonnet de mousseline. Mais les blondes posent leur bonichon comme un nid dans le buisson ardent de la chevelure.

Les dames de la ville ont plus de recherche; leurs modes comme elles-mêmes, sont savantes. Elles connaissent les géographies, puisqu'elles parlent de la nubienne, de l'indienne, du cachemire, et de côtes d'ottoman! Elles inventent des termes choisis. L'onduline, la charmeuse, la frileuse sont des étoffes à leur usage. Il y a aussi l'éolienne, qui se rattache à la musique, double harmonie!

✲

Les dames portaient en dessous de beaux jupons ornés de volants en mousseline de soie qui caressaient comme une écume le fin bout de leurs bottines. Elles les ont quittés quand l'exigea la mode et vont sans jupon et sans se plaindre si la bise fait frissonner leurs croupes mignonnes et jumelées.

Elles marchent dans leur jupe trop longue ou l'écourtent au genou sans récriminer, et n'accepteraient pour tout l'or du monde d'être fagottées, mais portent des paletots-sacs, si c'est la mode!

✲

Elles ont appliqué les arts à leurs bijoux, en broderies, à leurs vestes, à leurs cothurnes!

Un monde de femmes, d'hommes même travaillent dans le chiffon à couper, plisser, déplisser, froncer, rucher (comme les abeilles), gaufrer (comme les pâtissiers), à broder... à rebroder!

A préparer la peau des animaux pour les femmes envieuses de leur fourrure. Et j'ai rêvé et frémi souvent en voyant à leur cou délicat des hermines, autour de leurs épaules frileuses des renards, feu, noirs ou blancs, des zibelines, des loups, des taupes obscures et répugnantes. Elles y admettent la fourrure du singe!

Sans frayeur, elles enroulent d'un boa leur souple allure; on dirait deux serpents enlacés. Le plus terrible n'est pas celui qu'on pense. Qu'adviendrait-il! Seigneur! si la vie était rendue à ces fourrures! Oh! les dents de l'hermine dans les cous frais! qui leur feraient des colliers de corail, et les pattes de l'ours renversant les frêles parisiennes!

Mais c'est un conte, ma chère! que la révolte des Fourrures!

Ne t'y arrête pas, suis la Mode et ses contours fuyants, et ses élans et ses retours, elle ressemble à ton cœur avide et inquiet. Dis à ceux qui s'en étonneraient, de ces métamorphoses : « Qu'importe si je suis toujours belle! »

Deviens seulement prude et prudente... dans tes ajustements... en vieillissant!

✲

Les modes masculines ont tenu aussi à l'art. On a vu aux hommes des costumes majestueux, simples ou éclatants. Leurs dernières préoccupations furent de chic et d'hygiène. Ils s'habillent tristement, négativement... en séries.

Leurs plus excellents modistes passèrent au service de ces Dames, les modes masculines sont découragées!

LOUISE HERVIEU.

Mais l'Eglise n'a-t-elle pas fulminé contre certaines témérités des modes? L'on se souvient des mandements des plus hauts prélats. M. l'abbé Mugnier a bien voulu nous les interpréter :

Par ce matin blanc nous allâmes poser à Monsieur l'Abbé Mugnier la question imprévue. Rien n'est étranger au fidèle pasteur. Toutes ses brebis ne sont pas gardées à l'abri du couvent, celles qui demeurent dans le vaste monde et n'ont de défense que leur seule faiblesse, occupent sa pensée et son cœur religieux.

Avant d'autres considérations, Monsieur l'Abbé Mugnier s'élève contre la mode des femmes sacrifiées.

« On répand sans ménagement l'eau pure des pleurs féminins. Il y a trop d'Iphigénies et d'Andromaques sur les scènes du théâtre et de la vie. Mais leur malheur en fait des héroïnes! »

« Mode, nous dit Monsieur l'Abbé Mugnier vient de *modus* qui voudrait dire manière, manière d'être, élégance, harmonie, mesure. Mesure et harmonie n'est-ce pas une définition de l'Art?

« Distinguons cependant : Les modes de la nature sont immuables. » Et devant un rayon de soleil qui vient droit à nous du jardin voisin pour embellir nos enthousiasmes : « La rose est heureuse de son éternelle mode de rose et n'envie point les couleurs et parfums de l'œillet. Le calice du liseron est de forme rituelle, semble-t-il, et presque sacrée. J'aimerais à leur imitation que les modes humaines fussent moins changeantes! »

Monsieur l'Abbé conclut avec son indulgence qui est faite de pure sagesse : « N'y voyons pas le caprice, mais une des formes de notre inquiétude humaine.

« La Nature est satisfaite, et nous sommes malheureux et parfois incontentables! »

Comme au Pavillon de Flore

Le sous-secrétariat des Beaux-Arts s'installe, à Rome, dans une partie du Palazzo Venezia. « Parfait, disent les prophètes, le Palais brûlera, une belle nuit, comme Compiègne ».

Le musée de Douai et la guerre

Si, dans les villes où ils se croyaient définitivement établis, les Allemands affectaient, en même temps que la rudesse martiale du conquérant, un certain souci de correction, et s'ils feignaient de désavouer les coupables de droit commun, ils n'éprouvaient point de ces vains scrupules à l'endroit des provinces où leur maintien leur paraissait problématique.

Douai leur semblait devoir leur échapper. Ils n'ignoraient pas qu'à deux reprises les armées de l'Entente avaient opéré de violentes et efficaces poussées dans la direction de la ville qu'ils occupaient depuis septembre 1914. Ils n'avaient donc à observer là aucun procédé régulier. Le musée de Douai, en effet, est l'un de ceux qui ont le plus souffert. Le dévouement de son conservateur, M. Paul Bellette, et de son sécrétaire général, l'excellent peintre Henri Duhem, ne l'arracha pas au désastre.

La Vierge de la Miséricorde de Bellegambe.
(Musée de Douai.)

Dès le 2 octobre 1914, un premier engagement se produisit, Vers neuf heures du matin, un officier allemand, suivi de huit troupiers, se présenta, réclamant la reddition de soldats français qui s'étaient, selon lui, réfugiés au musée. Il visita tout l'édifice. Apercevant les vitrines garnies d'armes anciennes :

— Vous avez des armes! fit-il.

Et comme le conservateur alléguait le caractère spécial de ces pièces de musée.

— Ouvrez! ordonna l'officier. Et devant le refus opposé à sa prétention, il tire son revolver et annonce qu'il fera briser les serrures.

— Soit, riposta M. Paul Bellette. Mais vous prendrez la responsabilité de vos actes, et je relèverai les numéros des objets enlevés.

L'officier hésita. La visite terminée, avisant une échelle oubliée par les couvreurs qui réparaient le toit du musée.

— C'est pour faire des signaux, dit-il.

Il fallut que M. Paul Bellette gravît l'échelle, suivi de l'Allemand, pour que celui-ci consentît à reconnaître son erreur.

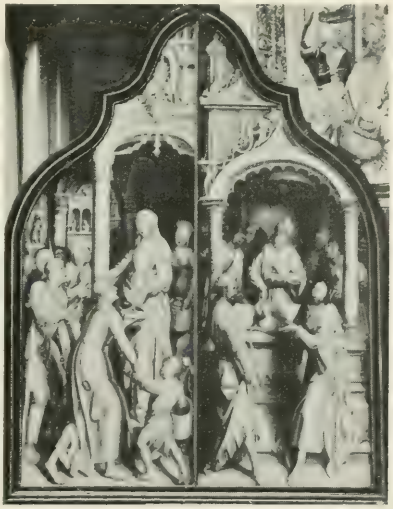
VOLS ET VANDALISME

Ce n'était là que l'exorde. Bientôt les vols, les effractions, les mutilations volontaires allaient se succéder. Les attentats se produisirent même au cours des visites commandées, où cinq cents troupiers défilaient devant les œuvres exposées. La plaisanterie ordinaire consistait à crever les yeux d'un portrait, à lacérer quelque toile.

Traversait-on les collections d'histoire naturelle, on plumait l'autruche, on décapitait la gazelle empaillée, on embrochait les faisans; quant aux oiseaux de paradis, on les emportait : souvenir, souvenir...

Les allemands firent mieux. Ils convoquèrent officiellement un chercheur de trésors qui devait, armé de sa baguette magique, révéler les dépôts qu'on avait dissimulés. L'homme ne découvrit d'ailleurs que les con-

(Face)



(Revers)

Le Jehan Bellegambe du Musée de Douai

Le Musée de Douai après le sac de 1918.

duits des paratonnerres. Plus tard, on reconnut en lui l'un des *sourciers* qu'on avait vus à Paris, quelque temps avant la guerre.

LE PILLAGE OFFICIEL

Le pillage officiel allait compléter les vols individuels impunis. En avril 1917, le docteur Demmler, fonctionnaire impérial, vint annoncer aux autorités françaises la constitution à Valenciennes du dépôt des œuvres du Nord que formaient les Allemands. Ce fut une douloureuse émotion parmi les habitants.

Le Musée de Douai après le sac de 1918.

Vainement, MM. Paul Bellette et Duhem invoquèrent-ils les conditions particulièrement heureuses de l'aménagement du musée de Douai. Ils signalèrent la solidité des caves voûtées,qui pouvaient défier les pires bombardements, et où régnait en tous temps une température de douze degrés, bienfaisante aux tableaux.

L'Allemagne vaincue a allégué pour sa défense des arguments auxquels, victorieuse, elle ne songeait guère. Les véritables intérêts de l'art lui étaient assez indifférents. Il lui fallait seulement se garnir les mains. Elle s'y employa. Dès le 4 mai, sous la surveillance du docteur Burg, suppléant le docteur Demmler, commençaient les prélèvements. Les premières séries quittèrent Douai pour Valenciennes, sans qu'aucune précaution fût prise pour assurer leur conservation.

Le beau portrait de Madame Tallien, de Louis David, enlevé par les Allemands, a repris sa place au Musée de Douai.

FAITS DE VANDALISME

Les réquisitions hâtivement réalisées, Burg laissa pénétrer partout ses acolytes, autorisés à prendre ce qui leur conviendrait dans les collections. C'est à Douai que Burg s'est particulièrement distingué. Il est vrai qu'une information judiciaire est ouverte contre lui. Mais, établi antiquaire à Cologne, il y brave nos impuissantes menaces avec sérénité.

Un rapport de M. Paul Bellette décrit l'aspect du malheureux musée après son évacuation sur Valenciennes. « Ce n'est qu'un amas de verre, de débris de porcelaines et de faïences, d'étoffes lacérées, de papiers épars, écrit l'honorable conservateur. Les Allemands ont retiré des cadres tout ce qui y avait été déposé ou ce que Burg y avait laissé. Ils transportaient ce qui leur convenait dans les salles des sculptures, où ils procédaient aux embal-

Le Musée de Douai encombré d'objets abandonnés par les Allemands.

P. Breughel. — Les pillards.
(Musée de Douai.)

lages. Surpris par la rapidité des évènements, ils ont laissé — un document photographique en fait foi — ce qu'ils s'apprêtaient à emballer et à emporter...

« Dans les salles de peinture, il ne reste que quelques tableaux de faible valeur, un amas de cadres vides. Quantité de toiles ont été enlevées de leurs cadres, ou découpées sur les côtés, ou lacérées, crevées, piétinées... »

C'est en 1918 que Douai fut livré à cette curée. Burg, avoua lui-même que, venu en pleine déroute allemande chercher quelques objets qu'il savait devoir y recueillir, il trouva la ville en proie au pillage. Le document photographique dont parle M. Paul Bellette n'est autre que celui que nous avons la bonne fortune de reproduire.

Dès leur entrée au dépôt de Valenciennes, les richesses du musée de Douai partagent le sort commun à tous nos musées du Nord. Nous avons relaté déjà leurs aventures, notamment le téméraire voyage de Bruxelles, du 23 octobre 1918, dont l'heureux succès étonne encore. Elles ont enfin réintégré leur dépôt originel.

Luca Giordano. — L'Enlèvement d'Europe.
(Musée de Douai.)

Quant aux œuvres « choisies » par les troupiers impériaux, nous ne les reverrons probablement jamais.

GUILLAUME JANNEAU.

La plupart des clichés de cet article ont été exécutés à Valenciennes par les agents du docteur Burg. Les autres appartiennent aux archives des Monuments historiques.

Les disparus

M. Dieulafoy

Un très galant homme, un brave homme en même temps qu'un savant. M. Dieulafoy, qui s'éteint après une carrière noblement remplie, laisse un nom vénérable, dont la dignité ne fut pas même compromise par les audaces vestimentaires de M^me^ Dieulafoy, sa courageuse compagne. On n'en tenait pas compte. Les rieurs savaient que la vaillante femme avait, aux côtés de son mari, fait la campagne de 1870. Ils savaient qu'en 1914 et jusqu'à 1916, elle suivit au Maroc le lieutenant-colonel du génie, en une dure campagne qui devait pour elle être la dernière.

⁂

Nombre d'anecdoctes bouffonnes circulaient et de fait l'aspect des deux petits vieillards offrait aux rieurs, toujours cruels, une proie facile. M^me^ Jane Dieulafoy, ni Marcel Dieulafoy n'en avaient cure. Ils poursuivaient leur œuvre scientifique avec sérénité.

Ancien élève de Polytechnique, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées d'Algérie, il marqua une compétence professionnelle remarquée en différentes circonstances. Mais l'archéologie et ses mystères l'attiraient. Sarzec venait d'explorer avec succès la terre biblique de la vieille Chaldée, l'Eden de la *Genèse*. M. Dieulafoy voulut compléter l'œuvre du savant.

⁂

Accompagné de sa femme il s'en fut en Perse, où il passa plusieurs années. Les textes révélaient l'importance historique de certains villages, juchés sur les *tumuli* qui recouvrent, dans l'Orient primitif, les villes capitales, berceaux de l'histoire du monde. Le couple savant en entreprit l'exploration. Il mit à jour de précieux vestiges, notamment ceux des palais d'Artaxerxès.

Le Louvre a recueilli les pièces découvertes par la mission Dieulafoy. A la vérité ils sont peu nombreux, et si l'on dégageait les éléments authentiques des restaurations considérables qui les complètent, et des essais de reconstitution telles que le palais de Khorsabad, les salles de la mission de Susiane se réduiraient à peu de chose. Mais le nombre n'est point tout en ces matières. La qualité des trouvailles de Marcel Dieulafoy n'en est pas moins précieuse.

*

A son retour, l'archéologue publia son histoire de l'Art antique en Perse, qui le mena à l'Institut en 1895. Mme Jane Dieulafoy n'y fut point admise : elle était pourtant de moitié dans les travaux du savant. Ayant été à la peine, on eut aimé la voir à l'honneur. Quand l'Institut sera-t-il galant et surtout équitable?

Pour sauver le Palais de Compiègne

L'Académie des Beaux-Arts a pris récemment une heureuse initiative. Se souvenant sans doute que les logistes des concours de Rome reçoivent au palais de Compiègne l'asile traditionnel, la docte compagnie dénonce énergiquement le danger qui résulte pour la résidence impériale de son occupation par certains services administratifs, étrangers aux Beaux-Arts.

L'on se souvient que, le 14 décembre dernier, un incendie dévora deux de ses salons : la chambre de l'Empereur et la salle du Conseil. Il avait été provoqué par ce qu'on a bien voulu qualifier d'imprudence. Une commission, aussitôt réunie, étudia les mesures de protection nécessaires. Elle visita notamment les charpentes des combles, véritable forêt vouée à l'incendie, et conclut dans son rapport, que rédigea le capitaine ingénieur des Pompiers de Paris, au départ immédiat des services parasites installés au Palais.

Quelques éléments militaires y étaient encore. Ils s'en allèrent sur un ordre émanant de M. Clemenceau, alors président du Conseil. Restaient les services civils des Régions libérées, employant quatre cents hommes. La Préfecture consentait à leur affecter l'ancien couvent dit de Saint-Joseph, qu'on eût approprié à son nouvel usage.

Ici interviennent les basses intrigues de politique électorale. Il est à Compiègne une faction qui veut faire de la ville le siège du chef-lieu départemental et qui cherche à la développer.

Mais pour atteindre son but, tous les moyens lui sont bons, et ceci est moins bien. Désireuse d'établir à Compiègne une université franco-anglaise, elle voudrait utiliser le cadre magnifique du Palais. Elle sait que celui-ci, une fois rendu à son affectation légale, redeviendra musée et rien que musée. Il faut donc à tout prix y maintenir les éléments étrangers qui l'occupent, fût-ce à son plus grand

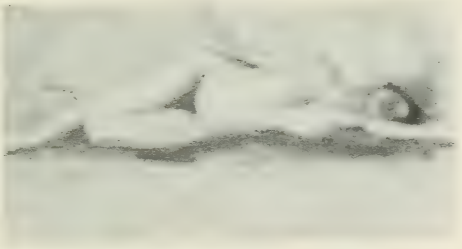
péril. Aussi l'opposition faite au projet du gouvernement est-elle extrêmement vive.

On allègue, pour lui faire échec, l'élévation de la dépense — 300.000 francs — qu'entraînerait l'aménagement du couvent Saint-Joseph. Mais les dommages de l'incendie du 14 décembre dépassent deux millions. Si le palais entier est quelque jour prochain la proie du feu, à quelle somme l'Etat pourra-t-il en évaluer la perte?

Sans doute la France est rentrée dans la paix aussi mal préparée qu'elle était entrée dans la guerre. Mais le régime d'expédients n'a que trop duré. Quand une loi sera-t-elle adoptée qui interdira l'occupation de nos musées par des services étrangers?

Trente-trois faux Renoirs

Nous recevons de New-York un catalogue de vente extrêmement troublant. Les 5 et 6 février, en même temps qu'une série de peintures que nous ne discutons pas, une suite de trente-trois Renoirs était offerte aux enchères, aux galeries Anderson. La collection aurait été donnée par le vieux maître à l'un de ses anciens modèles, de qui les tenait le vendeur. Histoire extraordinaire.



Étude de Nu (attribué à Renoir).

Ces études furent cédées à un prix extrêmement modique, malgré les notes chaleureuses du catalogue. Les deux reproductions que nous en publions, justifieraient, à tous les yeux avertis, l'étonnement où nous plongent de telles attributions.

M. Pierre Renoir, le fils aîné du maître, a partagé notre surprise. Il adresse à M. Durand-Ruel une protestation que nous croyons devoir insérer ici :

26 *février* 1920.

Je viens de jeter les yeux sur le catalogue d'une vente de tableaux faite à l'Anderson Gallery de New-York, le 5 février dernier, et je suis stupéfié et outré de ce que j'y ai découvert.

Femme à sa toilette (attribué à Renoir)

Non seulement la reproduction — mauvaise d'ailleurs — donne nettement l'impression qu'on se trouve en présence d'un pastiche malhabile de l'œuvre de mon père, mais encore la notice, qui est consacrée à Renoir, donne des détails absolument fantaisistes, et je puis affirmer que jamais il n'a fait don, même à une très intime amie, de 33 peintures à l'huile ou dessins.

Je vous serai très obligé de prendre bonne note de ma protestation et d'en user, si besoin est, comme bon vous semblera.

PIERRE RENOIR.

Mais il serait curieux de connaître l'assez maladroit faussaire. Il importe également de mettre en garde les amateurs contre ses émules.

Un meuble historique

Dédié à M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts.

Il existe, à l'ancienne direction des Cultes, rue de Bellechasse, une table, assez simple, qui porte un nom singulièrement évocateur. On y lit, en effet, gravée au couteau, la signature suivante :

COURTELINE NAPOLÉON BONAPARTE

Sans doute l'auteur du Concordat de 1801 est à ce titre un peu de la maison, mais l'on ignorait que l'empereur eût modestement débuté à la direction des Cultes, et qu'à ce moment il portât le prénom inscrit devant sa signature.

Ce point d'histoire ne manquera pas de provoquer de copieux travaux d'érudition. Il est urgent, en tout état de cause, de classer au nombre des monuments historiques l'intéressant meuble qui fournit un tel témoignage.

La curiosité...

LA VENTE BERGAUD

La dispersion de la collection Bergaud, nous avions annoncé la vente, qu'ont dirigée Mes Lair Dubreuil et Baudoin, assistés de MM. Georges Petit, Paulme et Lasquin, experts, a donné l'intéressant total de 1,208,750 francs. Les bronzes de Barye ont produit seuls 165,400 francs; la plus forte enchère a été obtenue par la *Panthère saisissant un cerf*, acquise 13,800 francs par M. G. Petit.

Les tableaux modernes ont obtenu des prix fort appréciables. La *Marée basse* de Monet, a produit 31,500 francs; les *Patineurs* de Jongkind, 39,000 francs; enfin le beau Sisley dont nous donnons la reproduction, *Villeneuve-la-Garenne*, 37,200 francs.

Au Salon des Humoristes

Le Salon des Humoristes se prépare à s'ouvrir. Il aura un « clou », auquel s'accrochera un vif succès. On y verra la parodie d'un salon d'art décoratif pour nouveaux riches. C'est dire que les meubles y seront très dorés; les prix des objets, lesquels seront élevés, y seront affichés en gros caractères indélébiles. Car les prix, pour les nouveaux riches, constituent le réel mérite.

Ici...

UN PEINTRE ÉCRIVAIN

C'est notre sympathique et spirituel confrère M. Max Jacob. L'exposition de ses œuvres restera ouverte aux galeries Bernheim, jusqu'au 20 mars. Mais nous laisserons au délicat lettré qu'est Max Jacob, le soin de présenter aux amateurs le peintre savoureux et vraiment original qu'est aussi Max Jacob. Nous nous contenterons d'emprunter à la préface de son propre catalogue des souvenirs de jeunesse, qui sont piquants :

« Mes fantaisies linéaires d'enfant n'ont étonné personne. Comme j'avais toujours été d'allure bourgeoise, la surprise fut grande quand, à vingt-trois ans, je déclarai que je serais peintre. Comme j'étais un garçon studieux, il y eut beaucoup de chagrin, des chagrins auxquels je compatis aujourd'hui. J'étais alors dur, autoritaire, pénétré de devoirs moraux, d'une seule pièce. Que j'ai changé, mon Dieu! Une parente me dit : « Enfin! il n'a jamais été question d'une chose pareille dans la famille! » Pourtant une cousine de Paris m'accueillit autrement : « Eh! bien, j'espère que nous allons avoir un Prix de Rome bientôt! » A l'Académie Julian je fus bien mal reçu. Un jeune homme élégant me demanda si je vendais des crayons; ce monsieur perdait son esprit et son temps, j'étais si abruti de timidité que je ne compris l'insolence que bien longtemps après en y pensant. M. J.-P. Laurens me fixa des pieds à la tête avec son sourcil levé et son petit œil laborieux, il prit mon crayon et en remonta voluptueusement le trait d'une jambe pour le corriger. Je ne vis plus jamais M. J.-P. Laurens. M. Benjamin Constant parlait du nez et parlait poésie gris-bleu. Comme il n'avait pas l'air plus peintre que je n'avais, il eut peut-être un peu de sympathie pour moi, mais il ne le manifesta point. J'étais triste et pauvre. »

*

— A la galerie des « Feuillets d'art », 11, rue Saint-Florentin, jusqu'au 15 mars, exposition de peintures d'Elisabeth Fuss-Amoré (avec, au catalogue, une préface du romancier Francis Carco, lequel prépare un livre sur le Paysage français) et de sculptures d'Osip Zadkine. — Chez Georges Petit, jusqu'au 3 avril, tableaux d'artistes de la Société Nationale. — Chez Manzi-Joyant, jusqu'au 21 mars, exposition Jean Challié. — Chez Allard, jusqu'au 31 mars, Léon Lhermitte. — Chez Barbazanges, jusqu'au 30 mars, exposition Gaboriaud. — A la galerie Dim, 19, place de la Madeleine, exposition Charles Faure, du 15 au 27 mars.

...et ailleurs

L'ART DÉCORATIF ET LES REINES

Les Londoniens visitent en ce moment une importante exposition d'art appliqué : *The Ideal Home Exhibition*, où figure une section concernant « la chambre des petits enfants ». Plusieurs reines et princesses royales y ont réclamé des emplacements, et l'ensemble est exquis, des envois que « signent » côte à côte ces exposantes couronnées.

La reine des Belges a imaginé une nursery couleur biscuit décorée de pochoirs où l'on voit, dans les rues de Furnes, passer des soldats représentés en jouets héroïques. La cheminée est du goût le plus heureux : de style flamand très modernisé, elle est ornée de carreaux céramiques où des oiseaux jouent parmi des fleurs aux vives tonalités. Les tissus sont aux couleurs belges.

La reine d'Espagne a voulu que le bleu dominât dans sa chambre d'enfants. La cheminée, profonde, montre quelques sièges incorporés à l'architecture et où les petits peuvent s'asseoir, tout près du feu, pour écouter de belles histoires.

La reine de Norvège a adopté les tons orange, bleu et rouge. Sa trouvaille est une haute frise de guerriers Vikings, très décorativement conçue. Parmi les jouets, se dresse une exacte réduction de l'un de ces antiques bateaux d'où les coureurs de mer descendus du Nord, guettaient les rives ensoleillées de l'Atlantique

La reine de Hollande a ingénieusement réadapté le style des Frises. La gamme générale est crème pâle. Tout est solide et fort : la collection des jouets néerlandais évoque tous les anciens costumes des Pays-Bas.

La princesse royale de Suède, en collaboration avec l'architecte Andres Lundborg, a étudié une nursery entièrement en bois. Pour les tissus, elle a fait appel aux artisans suédois : en bleu et en blanc, ils ont ranimé, sous des aspects nouveaux, les originaux modèles d'un art séculaire et fameux.

Pour l'exposition internationale des Arts décoratifs modernes de 1923, nous ne devrons pas oublier d'inviter les reines des Belges, d'Espagne, de Norvège, de Hollande, et la princesse royale de Suède. Dès maintenant, notre Société des Artistes Décorateurs pourrait tenter d'ajouter leurs noms à ceux de ses membres actifs.

MUSÉES

« En Espagne, les objets d'art liturgiques sont trop souvent achetés aux curés par les voyageurs » a pensé un évêque catalan, Monseigneur Morgades, dont le siège est à Vich. Il a interdit tout négoce à son troupeau, et a constitué toutes les églises de son diocèse en un vaste musée : chaque église n'a plus que l'usufruit des objets d'art qu'elle contient. L'archéologue José Gudiol a aidé le prélat, en cette œuvre de protection. Immédiatement ont emboité le pas les évêques de Tarragone, Solsona, Barcelone, Lérida, Mallorque, Tortosa, Gerona, *y los otros.*

— L'entrée, à la National Gallery, du Greco : *L'agonie au Jardin des Oliviers* a provoqué un violent conflit. Dominico Theotocopuli ne plait pas à tous les artistes, outre-Manche. M. Salomon J. Salomon (Royal Academy) s'écrie : « Avoir sorti cette aberration, pour une propagande suspecte, c'est desservir le Greco. Il eût fallu laisser cela dans l'obscurité. Dans aucune galerie européenne, on ne voit, de ce peintre, une œuvre aussi mauvaise. On ne doit acheter que le mieux, et non le médiocre ». Mais il y a les admirateurs. M. J. Epstein : « Ceux qui blâment ce tableau sont de pauvres artistes et de pauvres critiques. C'est une pièce maîtresse ». M. C.-R.-W. Nevinson : « Le Greco est la source de l'art moderne. Nous n'en avons pas assez à la National Gallery. Les académiques sont en fureur, parce qu'ils ignorent les traditions. Greco torture la forme, intensifie la couleur, et c'est exactement ce que cherchent nos jeunes ». Et M. Paul Mash : « Excellente acquisition. Œuvre rare, elle vient à l'appui des doctrines d'aujourd'hui, et elle prouve aux « vieilles têtes » qu'il y a en art autre chose que leur esthétique ».

— Les services de guerre, vont enfin quitter, pour Pâques, le British Museum. Heureux musée.

— On vient de suspendre, dans le vestibule de la National Gallery, une *Vierge à l'Enfant*, œuvre de Filippo Lippi, offerte à la nation par lord Brownlow.

— L'architecte Martin S. Noel a été nommé directeur du Musée National des Beaux-Arts, à Buenos-Aires.

— On voit, depuis peu, au British Museum, une gravure florentine du XV[e] siècle, d'esprit botticelliesque, et représentant, en couleurs, une *Annonciation.* Cette œuvre appartient à une série de

la Vie de la Vierge qui paraît avoir été fréquemment utilisée pour la décoration des autels, au lieu et place de peintures. On en connaît de beaux spécimens, au musée de Berlin.

UN COUP D'ÉTAT A LA GALERIE NATIONALE D'ART MODERNE, A ROME

MM. Michetti, Leonardo Bistolfi et Ugo Ojetti, membres d'une commission officielle pour l'établissement d'un nouveau réglement, à la Galerie nationale d'art moderne (Rome), ont conclu que depuis des années les achats étaient faits en dépit du bon sens, et demandé que le soin en soit désormais remis à un « tribunal » composé du Directeur, de trois peintres ou sculpteurs, et d'un critique d'art :

« Achats désordonnés et aventureux! 250 œuvres sont acquises en sept ans. Moins de cinquante sont dignes d'être montrées! Il faut en finir avec les influences politiques! La Galerie ne possède rien de Pietro Benvenuti Vincenzo Camuccini, Costanzo Angelini Gasparo Landi, Pelagio Pelagi, Michelangelo Grigoletti, Lodovico Lapparini, Fernandino Cavalleri, Carto Arienti, Natale Schiavoni, Guiseppe Bezzuoli, G. Bertini, peintres mémorables dans l'histoire de notre art! Pas une sculpture de Lorenzo Bartolini, de G. Grandi, célèbres « novateurs » du XVIII[e] siècle! Et les étrangers? Ceux qui ont donné ses directions à l'art moderne? David, Delacroix, Ingres, Turner, Courbet, Manet, Degas, Renoir, Cézanne, Whistler, Puvis, Carrière, Monet, Bœcklin, Leibl? Rien! Et on a dépensé 300.000 lires, en dix ans, à acheter des étrangers quelconques! » Ce texte justicier fait, paraît-il, un certain potin dans Rome.....

SCULPTURE SUR ARBRES

Le goût se propage de plus en plus dans les jardins de Grande-Bretagne, de ces arbres auxquels le jardinier savant donne des formes d'oiseaux, de paons et de serpents, de tables, de chaises, de poules, de dindons, de bateaux, de chevaux, de cochons ou de pélicans. Il faut de 12 à 20 ans pour faire un beau coq, et pour réaliser, avec un peuplier une haute colonne torse, il est besoin de 90 ans. L'un de ces originaux « animaliers » possède, dans sa propriété de Richmond, trois mille spécimens curieux.

Paroles

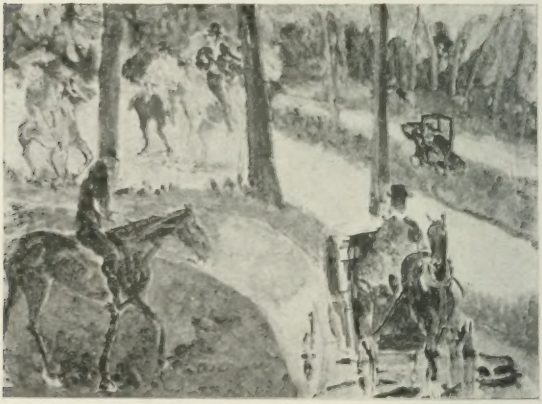
HUMOUR, HUMOUR...

M. Pierre Benoît, auteur de l'*Atlantide*, fut naguère attaché au cabinet de M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

Il rencontrait récemment Mlle Dussane, de la Comédie-Française. M. Honnorat, le « maître de l'Heure », venait d'être appelé au ministère des Beaux-Arts.

— Qui le ministre a-t-il choisi pour chef de cabinet? interrogea la spirituelle artiste.

— Josué, fit M. Pierre Benoît.



MAX JACOB. — CAVALIERS AU BOIS

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.